

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

L'école de la France

**Essais sur la Révolution,
l'utopie et l'enseignement**

par
MONA OZOUF

nrf
Éditions Gallimard

Bibliothèque des Histoires

MONA OZOUF

L'ÉCOLE
DE LA FRANCE

ESSAIS
SUR LA RÉVOLUTION
L'UTOPIE
ET L'ENSEIGNEMENT

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, Paris, 1984.*

Extrait de la publication

PRÉSENTATION : L'IMAGE DANS LE TAPIS

Les recueils d'articles de mes amis historiens s'ouvrent par des préfaces où brille l'unité du propos. Tantôt, elle vient de l'époque et de l'éclairage choisis : le long, l'autre, le savant Moyen Âge de Jacques Le Goff. Tantôt, et alors il est à peine besoin d'une préface, de l'intrépidité exploratoire de celui qui cherche à battre le plus vaste territoire possible, dans un élan qui annexe l'espace des champs, la couleur du temps, les chiffres de l'ordinateur : chacun a reconnu Emmanuel Le Roy Ladurie. Tantôt encore, elle naît de la rencontre entre des préférences intellectuelles et les règles d'un métier, la conscience vive de la part prise par l'historien à l'élaboration de son objet : c'est l'atelier kantien et constructiviste de François Furet. À considérer à la lumière de ces entreprises vigoureuses la brocante de mes propres articles, je me laisserais volontiers gagner, outre le sentiment d'intimidation, par — une fois n'est pas coutume — une hypothèse féministe : le travail intellectuel des femmes ne paraît jamais, à leurs propres yeux, doté d'une impérieuse nécessité. Elles sont peu à avoir, études achevées, élu leurs sujets, tracé leurs domaines et édifié autour d'eux les indispensables barrières de protection. Leurs itinéraires ressemblent à la vie ménagère : trois rangs à l'endroit, trois rangs à l'envers, le temps public mal séparé du temps privé, une confiance vacillante dans leurs propres entreprises. Sans compter la certitude — pas une ne l'a vraiment reniée — que les vrais accomplissements sont ailleurs.

Si bien qu'à regarder cet ensemble d'articles, chacun d'eux pris isolément évoque non une pierre qui s'ajusterait bienheureusement à une construction volontaire, mais plutôt une demande amicale, à laquelle il n'y avait pas de raison de se dérober. Sur l'école laïque, sur la Révolution française, était-il possible de rédiger — c'est-à-dire un peu moins qu'écrire — quelques pages ? Oui, ce devait l'être. Ainsi en a-t-il donc été.

Comme il y a une logique universitaire qui veut que tout arti-

cle vous rende compétent pour un sujet voisin, par ces associations de contiguïté qui jadis régnaient sur nos classes de philosophie, la demande se réitère à tout coup quelque temps après. Et leurs papiers, au loin, les suivent : on paraphaserait volontiers Aragon pour caractériser le droit coutumier d'un métier qui tend à claquemurer dans sa spécialité, pour la vie parfois, l'auteur souvent un peu étourdi et incertainement motivé d'une première étude. Par rapport à cette contrainte, la liberté des universitaires américains qui déclarent paisiblement ne plus s'intéresser du tout au domaine de recherches où ils se sont d'abord illustrés nous fascine tout en nous scandalisant obscurément.

C'est ainsi, en tout cas, de demande en colloque, de colloque en table ronde, que grossissent, presque en dehors d'un projet conscient, les pelotes des articles. En cherchant, une fois encore pour répondre à une demande amicale, celle de Pierre Nora, à m'y retrouver, j'en fais quatre : la Révolution, l'École, l'Utopie, la France. Peut-on en atténuer le disparate en soutenant que de l'une aux autres, c'est le même fil qui a servi ? Le fil le plus visible, c'est bien entendu le sentiment, à la fois fort mal défini et pourtant assez puissant pour faire le fond de la reconnaissance mutuelle des historiens et de leur assentiment collectif au métier qu'ils exercent, que « c'est intéressant ». Mais l'intéressant est un lien un peu négligent, qui noue aussi bien les travaux d'autrui : ceux qu'on n'aurait pas une minute songé à entreprendre pour son propre compte. La vraie question est donc de savoir ce qui, à soi, paraît assez intéressant pour vaincre l'indolence ; assez personnel aussi pour dessiner, dans le tapis désordonné des occasions, une cohérente image. La voir apparaître suppose le recul de quelques pas en arrière. Faisons-les.

★

Au commencement, il y a la chambre obscure d'une école laïque en Bretagne et un jeune mort de trente-trois ans dont il faut aller embrasser la joue froide. Ce qu'il laisse et qu'il lègue, c'est une langue, une bibliothèque, une légende presque, un modèle en tout cas.

La langue bretonne, mon père avait voulu l'apprendre à vingt ans, né qu'il était en Haute-Bretagne, du mauvais côté de la frontière linguistique par conséquent. Il avait imaginé cet acte d'excentricité intellectuelle en manière de rébellion contre une famille petite-bourgeoise et bien-pensante, folle de reconnaissance sociale et d'acculturation française, et dans le milieu hostile, jacobin et égalisateur de l'École normale d'instituteurs. Rébellion qu'il avait

signée en se mariant de l'autre côté, dans une famille populaire et bretonnante ; en venant enseigner dans un village bretonnant ; en fondant une revue destinée aux instituteurs, *Ar Falz* (La Faucille), dans le titre breton de laquelle passe en effet un sifflant éclair ; en dédiant sa courte vie à la cause du breton à l'école.

L'homme qu'il était, nous risquons de mal saisir la singularité de son itinéraire. Aujourd'hui la gauche a récupéré les langues régionales, les terroirs, le passé, la chlorophylle. Mais tout ceci, avant la Seconde Guerre mondiale, constituait pour la droite un bien patrimonial. Si bien qu'il y avait de la bizarrerie, voire de l'extravagance, à signer Yann ar Ruz (Jean le Rouge) et à prêcher tout à la fois l'enseignement primaire en breton. À avoir dans le « mouvement breton » nombre d'amis prêtres ou nationalistes, tout en s'affirmant anticlérical, pacifiste, antifasciste. Ce laïque convaincu allait jusqu'à recommander le boycott de l'école maternelle publique, car, il en était sûr, « la langue de la patrie » n'avait dû sa survie qu'à cette maille filée dans le tricot de la législation scolaire : avoir négligé de rendre l'école obligatoire avant six ans. Oui, j'imagine qu'il faisait un instituteur public passablement déconcertant.

Assez, en tout cas, pour qu'on se soit échiné à lui fabriquer une cohérence posthume. Pendant l'occupation allemande, on lui prêta celle de la simulation : ses opinions extrémistes auraient été le pavillon indispensable pour faire passer, dans le milieu laïque où il lui fallait militer, la marchandise de contrebande du nationalisme breton ; hypothèse si intéressée et si basse qu'on ne songe pas un instant à la retenir. Mais je n'aime pas trop non plus qu'on prenne pour lui la carte d'un parti communiste dont il ne fit que partager un bout de route. Et moins encore qu'on impose à ce jeune homme une pensée aux arêtes définitives. On hésite à prolonger d'une main assurée une ligne que la mort interrompit si tôt ; et singulièrement dans ces années d'entre-deux-guerres où les portes des formations politiques battent comme celles des *saloons*, laissant entrer, sortir, se bousculer, se raviser, fustigés comme renégats ou acclamés comme prodiges, des intellectuels frénétiques qui vont de socialisme en fascisme, d'anarchisme en bolchevisme, de pacifisme en patriotisme. Il me semble donc honnête de ne rien imaginer à sa place et en son nom et de ne chercher sa cohérence que là où elle est indiscutable : dans les écrits où s'exprime obstinément la volonté de faire cesser le douloureux paradoxe d'une langue qui marque les enfants qui la parlent d'un stigmate d'infériorité. C'est cette cohérence-là qui lui inspira — ceci pour moi — de prendre de vitesse l'énorme conformité de l'école française en n'autorisant à la maison que l'usage du breton.

Très vite donc il y eut deux langues : l'une qui servait à la connivence affectueuse et aux secrets partagés, l'autre à la vie publique. La seconde avait d'écrasants privilèges, sociaux et scolaires : maniée convenablement elle valait dans la marge le bref éclat du crayon rouge approbateur. Mais la première, théâtrale, énergique, solennellement emphatique dans l'injure, l'indignation, le ressentiment ou la compassion, avait une incomparable expressivité. Elle était moyen d'action, épreuve de puissance : quand le français de l'école eut commencé de concurrencer la vigoureuse langue d'affectivité parlée à la maison, la revendication exprimée en français s'éteignait net devant la surdité subite qui semblait frapper les adultes. Inutile de réclamer ainsi une pomme ou un crayon : du français, langue de la distance cérémonieuse et de la « rédaction », tel ne devait pas être l'usage.

Mais en traversant la cour, du logement de l'instituteur à la classe, on entrait au royaume du français. Non qu'on poursuivît à l'école les enfants qui parlaient breton. Le « symbole », ce sabot ignominieux qui circulait entre les malheureux surpris, dans le feu de la marelle ou des billes, à user d'une forte expression bretonne, n'avait plus cours et sans doute n'avait jamais eu cours dans ces villages trop proches de la jointure linguistique. La frontière entre les deux mondes, qu'on passait sans formalités ni pénalités, n'en était pas moins sensible. La maison et l'école racontaient deux histoires étrangères. Chacune proposait ses hommes illustres. Chacune cultivait ses fiertés. On n'y parlait pas des mêmes choses, on n'y ouvrait *jamais* les mêmes livres.

Les historiens ont inventorié les bibliothèques des maîtres d'école et on sait bien désormais ce qu'elles contenaient. Par comparaison, l'étrangeté de la bibliothèque familiale me saute aujourd'hui aux yeux. Ce qu'on y trouve, en œuvres complètes, ce sont d'abord nos trois grands Bretons de langue française, Chateaubriand, Lamennais, Renan. Probablement nous n'en faisons pas l'usage que nous devrions. D'abord, avouons-le, nous sautons dans leurs œuvres par-dessus d'énormes massifs de pages, le *Génie du christianisme*, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, l'*Avenir de la Science*. De plus, nous sommes loin de tout savoir de leurs itinéraires et, du reste, d'y souscrire. Pour la maison, le premier sent un peu trop la contre-révolution, le second le papisme et le troisième n'a pas assez aimé la démocratie. Mais quoi, ce sont nos représentants à l'étranger, nos attachés culturels dans la capitale. Ils témoignent que nous ne sommes pas ces têtes obtuses et ces cœurs lents que nous renvoie le regard de Paris. Nous ne sommes jamais las de lire les « morceaux » qu'ils ont consacrés à notre terre, au collège de Tréguier, au printemps en Bretagne. Nous nous récitons leurs phrases,

dont certaines ont encore pour moi la vertu d'un sésame : dès le Couesnon franchi, je m'attends à voir et donc je vois « les bruyères guirlandées de bois », les « campagnes pélagiennes », avec « la charrue et la barque à un jet de pierre l'une de l'autre », et bien sûr les yeux des jeunes filles comme ces « vertes fontaines où sur des fonds d'algues ondulées, se mire le ciel ».

La bibliothèque fait place encore à des voyageurs moins prestigieux : tous ceux qui ont fait chez nous de patientes collectes archéologiques et ethnographiques, mégalithes, calvaires, contes et légendes, chansons, proverbes, tours de langue et de main : Anatole Le Braz, Luzel, Charles Le Goffic, Sébillot. Ceux qui brillent du plus pur éclat sur les rayons sont les livres qui n'ont pas craint de se colleter avec la langue bretonne, la nôtre : les dictionnaires et les grammaires, les jeunes romanciers et les vieux poètes, Jakez Riou et La Villemarqué, car le Barzaz-Breiz, dont bien avant celle des Anciens et des Modernes la querelle est close dans mon esprit, trône ici comme notre monument poétique. Au-delà des auteurs qui nous appartiennent, objet d'une fierté jalouse, il y a encore tous les cousins : Écosse, Galles, Cornouailles, Irlande, ces pays que *Gwalarn*, la revue littéraire bretonne, peint de la même couleur éclatante que notre Bretagne, laissant à l'est, en livrée de deuil, la France et l'Angleterre. Il y a là, c'est exaltant de le savoir, quinze millions de femmes et d'hommes : à cette grande patrie celte, la bibliothèque rend hommage, en accueillant les anthologies de la littérature irlandaise, Liamm O'Flaherty, Synge, la vie de Patrick Pearse. Enfin, comme dans cet entre-deux-guerres de reconquête culturelle, le mouvement breton s'est lancé dans une ambitieuse politique de traduction, c'est en breton qu'on lit pour la première fois Eschyle, Shakespeare, Pouchkine : des auteurs dont on ne sait rien, sauf qu'ils doivent être vaguement bretons, car à l'école on n'en entend jamais parler.

De ce côté-ci de la cour, en effet, dans l'armoire vitrée de la classe, parmi les livres qu'avec un brin de componction on appelle des « livres de bibliothèque », pour les distinguer des manuels, dont les textes en morceaux sont si frustrants, on chercherait en vain les grandes et lointaines figures du mythe ou de la tragédie. En revanche, s'y agite tout un menu peuple proche de silhouettes attendrissantes. Poum, Zette, Rémi, le petit Trott, le petit Chose, le petit Pierre : c'est-à-dire Paul et Victor Margueritte, Hector Malot, André Lichtenberger, Alphonse Daudet, Anatole France. Soyons équitables pour la bibliothèque laïque, on y fréquente aussi Cosette et Gavroche. Plus un bataillon de vaillantes petites blondes qui au péril de leur vie tiennent tête à des *Oberleutnants* roides sous la pointe cruelle de leurs casques : la maîtresse, pendant la

leçon de couture, lit leurs exploits, dans ces petits livres roses où on entend aussi — on est entre deux guerres — « une route du front raconter son histoire » et qui montrent des villages naïfs à pignons pointus, pour nous tout à fait exotiques.

Le plus troublant n'est pas, en passant d'un trésor de livres à l'autre, de ne croiser aucune figure de connaissance (seul Frédéric Mistral, je pense, était honoré ici et là) mais d'y voir briller des vérités contradictoires. Alors qu'il a pourtant « chanté » Paimpol, comme il faut dire à l'école dans les rédactions, et Paimpol est à quelques kilomètres de chez nous, Pierre Loti est méprisé à la maison, où on ne pardonne pas non plus à Flaubert de s'être aventuré en Bretagne et d'y avoir si mal vu et si peu compris. Ne parlons pas de M^{me} de Sévigné, qui a osé dire de nous : « *Mea culpa*, c'est le seul mot de français qu'ils sachent. » À l'école, Duguesclin est un héros breton, on ne l'appelle à la maison qu'« an Trubard », le traître. Les Sinn-Feiners, en revanche, gloire de la maison, l'école les ignore. Nos-ancêtres-les-Gaulois, imbattables dans la classe, sont l'objet de la dérision familiale : on ne connaît ici que nos-ancêtres-les-Gallois. Et la maison ne montre aucun enthousiasme non plus à ces fédérés de Bretagne et d'Anjou qui, comme l'école le rapporte avec fierté, ont un jour proclamé solennellement : « N'étant ni bretons ni angevins, mais français et citoyens du même empire, nous renonçons à tous nos privilèges locaux et particuliers et nous les abjurons comme anticonstitutionnels. » L'élan émancipateur qu'on salue là-bas est ici un pacte avec la servitude.

Qui a raison ? Le plus clair est qu'il est impossible de choisir un lieu contre l'autre : c'est le même. L'enfant d'instituteur, quand ses copains quittent la classe, y demeure pour faire ses devoirs — c'est le secret de sa fraternité avec Augustin Meaulnes et François Seurel, ces autres héros scolaires. Le jour de la rentrée, on n'a pas à traverser le Luxembourg, comme le petit garçon à la gibecière que chaque automne ramène pour la première dictée de l'année, mais seulement la cour où on joue en vacances. On voit la classe comme les autres écoliers ne la voient jamais, après qu'au bruit de la cloche du soir elle se soit vidée comme une jarre percée. On la détourne de son usage, on fait des cabanes sous les bancs, la dinette sur les tables. On a droit d'ouvrir l'« armoire des fournitures », fabuleux empilement de boîtes de craies, de plumes, de punaises, de rames de papier canson. On peut même, luxe extravagant, inverser complètement le spectacle : s'asseoir au bureau du maître, manier son tampon encreur et son encre rouge, si claire, alors que la nôtre, la violette, fait dans nos encriers de porcelaine des fonds bourbeux et endeuillés. On s'initie, dans les coulisses,

aux secrets du petit théâtre scolaire ; on met soi-même la main à la mise en scène en travaillant le dimanche aux dessins et aux maquettes que les autres découvriront le lundi matin. Et si on n'étend pas la lessive dans la classe, comme dans le village solonot d'Alain-Fournier, du moins on y apporte son goûter, arrose les pots d'impatiences, nourrit les perruches : rites ménagers et paisibles qui font de la classe une autre maison. Pendant que la maison, où le soir ma mère corrige la pile des cahiers du jour, est une autre école.

Maison scolarisée, école domestiquée et entre les deux un incessant va-et-vient d'objets identiques. C'est dans cet espace exigü et symétrique qu'on vit ; un pied dans chaque camp pourtant, avec les valeurs françaises, dont on sait de ce côté-ci qu'elles mentent et les valeurs bretonnes qui n'ont pas cours là-bas. Le 14-Juillet, sur la façade de l'école, il y a du bleu, du blanc, du rouge, trois couleurs si gaies dans la lumière des vacances ; mais au grenier, dans la malle, soigneusement plié et dissimulé sous les châles brodés de mariage, parce qu'on se souvient des perquisitions de la police autour des « activités » paternelles, il y a l'autre, blanc et noir, avec ses hermines. Le cœur penche pour ce drapeau caché ? Mais quand on pourra, la guerre venue et la Bretagne occupée, le sortir de la malle sans la peur du gendarme, c'est l'autre, justement, le tricolore, qu'on aurait envie de voir flotter. Tout cela obscurément pensé, et malaisément vécu.

Cette existence schizophrénique ne se simplifie pas, bien au contraire, pour peu qu'on fasse un pas hors de la forteresse laïque. Le palais scolaire, qui rassemble une école maternelle, une école de filles, une école de garçons, deux cours complémentaires (celui des garçons fabrique moins d'agrégés qu'à Plozévet, mais une nuée de seconds maîtres, d'apprentis capitaines de la marine marchande) se dresse orgueilleusement à la lisière des champs : seule une croix de mission, un peu plus loin encore, donne le mot de la fin à la religion. Côté bourg, un immense terrain vague, semé des édifices de la puissance publique, la poste, le dispensaire, et la voie du chemin de fer séparent de l'église et sa grand-place. La topographie illustre l'éloignement moral. Car vers l'école de la République transitent tous les matins, avec le panier « du midi » et « du quatre-heures », les enfants des écartés perdus de cette énorme commune bocagère ; dès l'étude finie, ils repartent pour leur long sabotage du soir entre les talus. Mais les enfants des commerçants et des notables, eux, vont à l'autre extrémité du bourg, à l'autre école. Pour l'enfant de la laïque, pas un enfant « fréquentable » au bourg, par conséquent : les filles de la mercière et du charcutier vont chez les sœurs. Les deux « côtés » de la commune sont

dans tous les esprits dessinés avec une netteté sans appel. On ne choisit pas l'épicier pour la qualité de son beurre mais la couleur présumée de son vote ; il y a le médecin des riches et des dévots, celui des pauvres et des laïques, le nôtre donc, maurrassien fou de Proust et de Mallarmé (parfaits inconnus ceux-ci, à l'école comme à la maison) ; chaque mois de septembre, les institutrices de la maternelle s'en vont avec leur sac de boules de gomme faire le tour des fermes où il y a des enfants scolarisables : c'est souvent pour apprendre que sœur Agathe les a prises de vitesse et a déjà distribué ses bonbons pieux. Chaque camp surveille les ventres qui s'arrondissent : l'enfant qui se prépare sera-t-il pour nous, ou pour « les Sœurs » ?

Les « filles des Sœurs », espèce étrange, on peut pourtant les apercevoir deux fois par semaine, à l'église ; car entre l'église et l'école ma grand-mère, en coiffe léonarde et dans un roulis de jupes noires, me remorque à travers le terrain vague pour le catéchisme du jeudi et la messe du dimanche, majestueux agent de liaison. Serrées sur le banc du fond pendant le catéchisme rogue du recteur, les élèves de notre école essuient bien des sarcasmes en récitant le *credo* : la communion des saints, devenue un jour la « communion des chiens » sous les lèvres d'une bafouilleuse éperdue, paraît aux autres tout à fait emblématique de la chiennerie de l'école laïque. À l'église donc il faut apprendre, dans le catéchisme de Léon et de Tréguier, qu'« hors de l'église point de salut », ce qui voue père et mère sans recours aux flammes de l'enfer. Au Paradis tu n'y penseras pas, dit, bonhomme mais un peu court, le prêtre. L'enfant de la laïque suce ainsi à l'église la pédagogie de la terreur, sans la douce contrepartie des rites consolateurs : car ce sont celles de l'autre école qui ont droit de piquer sur la mousse de la crèche les roses de Noël des jardins de décembre. Elles encore, les jours de Fête-Dieu, qui répandent les pétales des corbeilles dans l'odeur entêtante des œillets mignardise. Ces jours-là, si glorieux, la décence veut qu'on rentre, messe expédiée, sans trop regarder la fête d'en face. On retransverse à vive allure le terrain vague, mécontent et troublé.

Maison contre école. École contre église. Entre l'église et la maison, ne pouvait-il y avoir au moins quelques valeurs échangées et partagées, un bout de terrain occupé en commun ? On n'use pas du breton au catéchisme et le recteur est là-dessus d'une raideur que lui envieraient les instituteurs publics. Mais on sait que le côté de l'église a partie liée avec le breton. Ce sont les prêtres qui défendent la langue et la religion de nos pères ; eux qui font rimer Feiz (la Foi) et Breiz (la Bretagne) ; dans leurs fêtes que résonne la bombarde et qu'on porte la fleur de bruyère (Bleun-Brug). Avec

eux, qui révèrent la terre, la langue et le passé, on pourrait se sentir en communion.

Il faut renoncer à ce cœur à cœur. Car le breton de la maison a une singularité encore, héritée probablement de l'aversion de mon père pour son milieu originel de rosaires perpétuels et de neuvaines, c'est de se vouloir un breton d'extrême gauche. Il manque à la revue paternelle d'équilibrer sa faucille d'un marteau. N'empêche. Il va de soi, à la maison, qu'il y a un pays qui a su mener une vraie politique des nationalités et que ce pays, c'est l'U.R.S.S. Que les Ouzbeks ont eu la chance qui a manqué aux Bretons. Que le peuple breton a subi une double oppression, et comme peuple, et comme breton. La seconde oppression s'exerce, *Ar Falz* l'écrit, sur « un peuple qui sait lire et écrire la langue dont il ne se sert pas et n'écrit ni ne lit celle qu'il parle à la mer et aux champs ». Tout intolérable, tout aggravante qu'elle soit, elle ne fait jamais oublier que la première broie les prolétaires de tous les pays. On est bien loin du breton des prêtres qui sert surtout, Émile Masson l'a dit, et c'est une des gloires de la bibliothèque, à « répandre parmi le peuple breton, comme une pieuse vérité, que le socialisme est une engeance du diable ». Et justement : le socialisme, un socialisme à visage breton, est la vraie foi de la maison. Si bien que les cercles celtiques, les dentelles et les velours, les couplets sentimentaux sur l'éternelle âme bretonne passent pour des niaiseries, pas du tout innocentes, la draperie décorative de l'exploitation. Les « bretonneries » des notables bien-pensants sont plus détestées encore que l'acculturation française. La bibliothèque regorge d'ouvrages folkloriques, mais on n'en tient pas moins le folklore pour un opium du peuple.

Existence à codes multiples, hérissée d'étrangetés têtues et dérangeantes, de « différences », alors que celles-ci ne sont pas encore à la mode, pas plus bien sûr que le projet d'imaginer un socialisme antijacobin. Et l'enfant mis en situation d'excentricité rêve nécessairement de conformité et d'harmonie. Comment croire à un ciel où ses parents n'iront pas ? Comment se sentir français quand il y eut, on le sait, une explosion de joie le jour qui vit exploser le « monument de la honte », celui qui montrait à Rennes notre Anne de Bretagne humblement agenouillée devant un roi de France ? Comment vibrer à l'unisson dans ces réunions de gens comme il faut qui se croient bretons parce qu'ils chantent « Fleur de blé noir », une insupportable botrellerie, au dessert ? C'est à y perdre son breton, avant le latin du collège Ernest-Renan. Et prenez Renan, précisément : nous devrions le haïr pour avoir rompu avec l'esprit breton, aimé le rationalisme français, l'érudition allemande, la lumière grecque. Mais nous ne détestons pas

l'intellectualisme. Nous goûtons l'ironie de sa statue dressée tout contre la cathédrale de Tréguier, symbole et défi d'une Bretagne face à l'autre : surtout, nous avons en tête la revanche qu'il nous a promise « sur les races dures, sans sympathie, qui n'ont ni l'espoir ni l'amour des hommes ». Un jour, « votre santé morale sera le sel de la terre ; vous aurez du talent quand il n'y en aura plus » : tel a été le message de Renan aux Bretons, nous ne l'oublions pas.

*

Non seulement chacune de ces configurations de valeurs et d'idées était une île, dont aucun courrier ne partait vers l'île voisine, mais dans chacune d'elles on respirait une atmosphère dénigrante pour les deux autres. Avec les morceaux des trois mondes où il fallait vivre, pouvait-on espérer faire une seule étoffe ? Comment fabriquer de l'unité avec tant de diversités ? Cette question léguée par les hasards de l'existence, il me semble que c'est elle aussi qui court à travers tous les textes rassemblés ici, et que d'elle ils tirent ce qu'ils ont d'inspiration commune.

À l'église — je parle seulement, cela va de soi, pour celle que je fréquentais — les hommes étaient inégaux et dissemblables. Inégaux, car promis à l'effrayante ségrégation finale du ciel et de l'enfer, sans compter les peines si inégales du purgatoire, que seules pouvaient réduire les bonnes œuvres et les fréquentes prières d'autrui, dans une méticuleuse comptabilité d'indulgences si soustraite à la volonté individuelle qu'on n'en pouvait tirer aucun réconfort vrai. Dissemblables, selon l'origine scolaire qui attribuait sans remède à chacun le banc qu'il occuperait pour l'année et conférait à la fille du bedeau l'exorbitant privilège de la première place à la « composition de catéchisme », à l'évidence tout à fait indépendante de son savoir et de ses mérites. Ce n'était pas qu'on prêchât à l'église un évangile de l'inégalité. Mais on y portait un regard froid sur le monde tel qu'il allait, et qui y était inlassablement et prosaïquement justifié. De cette acceptation plate, religion peut-être, mais alors du fait accompli, rien ne pouvait vraiment monter : ni élan moral ni adhésion intellectuelle, car le double lien mythique contracté à la maison avec les opprimés économiques et les opprimés culturels les bloquait tout net. N'en sont donc restés que la nostalgie des fêtes — ruptures extraordinaires du quotidien, régulières retrouvailles avec le collectif —, l'intérêt pour les symboles et le pouvoir unificateur des rites, la conscience de l'épaisseur temporelle charriée par les commémorations : toutes choses qui m'ont occupée ailleurs et dont quelques-uns des textes qu'on va lire portent encore témoignage.

À la maison, les hommes étaient égaux en droits et dissemblables en fait. Avec le recul du temps, c'est cette affirmation qui me paraît la plus pertinente. Ou plutôt, c'est cette exigence qui me paraît la plus subtile. Car il s'agissait bien, au nom de l'égalité théorique des individus, de faire reconnaître nos dissemblances bretonnes, et non pas du tout en promettant de les volatiliser bientôt dans l'égalité originelle, mais au contraire en les accentuant dans leurs aspérités provocantes. Esthétiquement raffinée, la demande de la maison était aussi intellectuellement ouverte, car il y avait encore ici, présentes dans la bibliothèque sous la forme de publications occitanes ou basques, qui attestaient l'échange avec d'autres minorités, des dissemblances dissemblables aux nôtres. Bref, la maison croyait à l'égalité des cultures, au nom de laquelle toutes les spécificités, linguistiques, ethnographiques, pour peu qu'elles fussent menacées ou décriées, étaient autant de « causes » à épouser.

Théoriquement au moins. Car il faut avouer aussi que l'idéologie de la maison était souvent ambiguë, ce qui donnerait raison à Louis Dumont qui, comme on sait, croit irréaliste la demande conjointe de l'égalité et de l'altérité. Tout à la difficulté de tenir ensemble les deux exigences, il arrivait à la maison de trahir épisodiquement la dissemblance et de céder au rêve bien plus fruste de l'égalité dans la séparation. Séparatiste, la maison autant que j'en puisse juger ne l'était ni ouvertement ni absolument. Mais elle accueillait avec une sympathie de principe toutes les productions du mouvement breton et donc les écrits séparatistes. Si bien qu'une des solutions imaginées, parfois même caressées, pour faire reconnaître notre dissemblance était de la mettre sous clef, auto-suffisante, dans un territoire qui soit bien à elle, et à nous. Entre la France et nous, dans cet espace qu'on franchissait des yeux si aisément à l'école, rien qu'en suivant le fil du chemin de fer jusqu'à Paris, araignée noire tapie au centre de son réseau, on pouvait imaginer de tracer sur les incertaines marches mayennaises, bocage mou où la Bretagne s'abâtardit en Normandie, une ferme frontière. À défaut de pouvoir entourer la Bretagne d'une quatrième mer, de l'isoler comme la verte Irlande — solution qui dans l'imaginaire est bien entendu la préférée —, on se contenterait d'une ligne au crayon noir ; toute pareille à cette autre, plus à l'est, qui compte tant dans la bibliothèque de l'école, dans son livre-phare surtout, *Le Tour de la France par deux enfants*, et dont nous savons, grâce à André et Julien qui l'ont si bravement franchie, à quoi elle sert : à consacrer la rupture collective avec le monde extérieur d'où viennent les tourments, le mépris ou la méconnaissance ; à abolir en revanche, à l'intérieur, toutes les dissonances. À

se retrouver donc blottis, égaux et pareils, aspiration dont la maison ne comprend probablement pas bien à quel point elle la recopie sur le modèle de l'école.

Pour être équitable avec l'esprit de la maison, il faut ajouter que cette fermeture n'était pas frileusement pensée comme le repli sur la Bretagne archaïque (l'investissement sur le passé régional était faible et je m'avise que pas un des textes que voici ne porte sur l'histoire bretonne), mais comme l'installation dans un monde absolument neuf. Société régénérée donc et, du reste, langue régénérée : nous croyons qu'il faut travailler à ce breton unifié où s'aboliront les bigarrures des quatre parlers, trégorrois, léonard, vannetais, cornouaillais dont en face on nous fait si continûment honte. Bref, une fois cadennasée derrière sa frontière, notre Bretagne sera un avenir bien plus qu'un passé ; un an I de la liberté bretonne y marquera une rupture éclatante ; et, pour paraphraser un mot célèbre, bien loin que l'histoire passe son code, un code neuf fera toute l'histoire.

Cet arrangement d'étanchéité, à quoi poussait une des logiques de la maison, on comprend la parenté qu'il entretient avec les études qui suivent, dans deux au moins de leurs préoccupations : l'utopie, si soucieuse de tracer autour de ses installations fortunées une clôture sourcilleuse, si déterminée à réconcilier l'homme privé et l'homme public, si confiante dans le renouvellement complet des êtres et des choses ; la Révolution française qui a cru elle aussi à l'aménagement géométrique de l'espace, à l'annuaire rationnel de la liberté, à l'enivrant appareillage vers un monde nouveau. L'une et l'autre appliquées non seulement à recommencer à neuf l'histoire, mais à empêcher l'histoire de resurgir et de réintroduire son chaos dans leurs beaux aménagements ; à imaginer une langue assez bien faite pour exclure le malentendu entre les êtres et circuler du centre à la périphérie sans rencontrer jamais d'obstacle ; à pourvoir les relations humaines, toujours menacées ou suspectes d'extravagance, de formes fixes. Ces entreprises, qu'elles aient été conduites à terme ou seulement rêvées — découpage départemental, calendrier révolutionnaire, architecture utopienne, langue jacobine —, donnent leurs titres et leurs sujets à beaucoup des articles ici rassemblés, qui témoignent d'une constante curiosité pour l'acharnement mis par les hommes à réaliser l'institution rationnelle du social.

Mais cette curiosité, née des rêveries de la maison, trouvait aussi sur place sa propre critique. Car tel est le destin de tout « mouvement » et de toute militance. L'activisme a deux faces, que nous explorons l'une et l'autre. Tantôt nous sommes sûrs de la vertu contagieuse de la propagande, croyons ou voulons croire

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA FÊTE RÉVOLUTIONNAIRE, 1789-1799, Bibliothèque des
Histoires, 1976.

